

# *De Reichshoffen à Dachau...*

## Louis Hickel (1920-1977), un résistant et déporté alsacien

D<sup>r</sup> Jean-Bernard HICKEL



Portrait de Louis Hickel,  
vers 1970.

Si beaucoup de nos contemporains ont côtoyé l'homme, le médecin, le gaulliste et l'homme politique, peu d'entre eux ont connu le résistant, puis le déporté que fut mon père, Louis Hickel, entre 1940 et 1945.

Il est pour moi assez difficile d'évoquer cette période de sa vie, car il a été silencieux sur son rôle et son activité dans la Résistance, son arrestation et son internement dans le camp de concentration de Dachau.

C'est pourquoi, il m'a fallu rassembler les rares écrits laissés par mon père à ce sujet, effectuer un long travail de recherches, consulter de nombreux ouvrages, mais aussi aller à la rencontre d'anciens déportés ou témoins de cette époque.

À travers cet article, je vais tenter de retracer l'histoire d'un homme qui, au nom de ses convictions, a choisi de dire « non » à l'occupant et s'est engagé, dès la première heure, sur le chemin de la Résistance.

Le récit qui va suivre est donc l'histoire de mon père. Nous la développerons tout d'abord à travers son enfance, ses années d'étudiant et son engagement dans la Résistance ; ensuite, nous évoquerons son arrestation en mars 1943, son internement à Compiègne et son départ pour le camp de concentration de Dachau dans un « train de la mort » ; enfin sera traitée sa détention au camp de concentration de Dachau jusque fin mai 1945.

### I. Son enfance, ses années d'étudiant et son engagement dans la Résistance

Mon père, Louis Hickel, est né le 12 octobre 1920 à Reichshoffen, au Nord de l'Alsace, à l'entrée des Vosges du Nord. Son village, célèbre pour son passé historique (rappelons-nous la bataille de Reichshoffen, le 6 août 1870), est animé par un fort sentiment patriote « bleu-blanc-rouge ».

« Reichshoffen, c'est un nom symbolique qui voulait déjà dire en 1870 un certain refus et ça c'est une page d'honneur et de gloire de Reichshoffen », dira Edmond Michelet dans son discours lors de la remise de la rosette de la Légion d'honneur à mon père, le 1<sup>er</sup> mai 1963. Mon père, profondément attaché à ses racines, qualifiera lui-même Reichshoffen de « noyau de la Résistance alsacienne ».

Son père, Alphonse Hickel, industriel du bois, exploite à Reichshoffen une scierie. Sa mère, Marthe, née Meyer, est originaire de Woerth. En 1925, la famille s'agrandit d'une petite fille, Marie-Thérèse.

Mon père grandit dans un foyer catholique pratiquant, profondément patriote, au cœur d'une région viscéralement française. Après l'école communale, ses parents l'inscrivent au collège Saint-Augustin, à Bitche (Moselle), en classe de 6<sup>e</sup>. Il poursuit son cursus scolaire, passe son 1<sup>er</sup> et son 2<sup>e</sup> baccalauréat. De son passage dans un établissement confessionnel, il développera une foi qui sera, sans conteste, un précieux soutien dans les moments difficiles à venir.

### A. Ses années d'études à Nancy

Témoin de la montée du nazisme, Louis Hickel s'inscrit en 1939 à la faculté de Médecine de Nancy (PCB), sur les conseils de son père. Il occupe une chambre au foyer du GEC (Groupe des Étudiants catholiques) situé 35 cours Léopold, à Nancy.



Depuis 1870, Reichshoffen est une ville symbole de courage, de sacrifice et de refus de la défaite.  
*Carte postale.*



Collège catholique Saint-Augustin à Bitche, où Louis Hickel séjourna de 1931 à 1938.



Année préparatoire de « physique-chimie-biologie » (PCB) à Nancy en 1940.



Première année de médecine à Nancy, en 1941.



**Tournoi de football universitaire avec l'équipe du « Nancy Université Club » (NUC) à Paris – en zone occupée – à Pâques 1941.**

Le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne, suite à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne. Le 22 juin 1940, la France écrasée à son tour signe l'armistice. Notre pays est alors scindé en une zone dite « libre » (ou non-occupée) et une zone occupée par l'armée allemande. Quant à l'Alsace-Moselle, elle est annexée de fait au *Reich*. La Meurthe-et-Moselle (avec Nancy donc) est, pour sa part, comprise dans la « zone interdite », instaurée à l'été 1940. Les réfugiés de l'exode y sont interdits de retour, hormis certaines catégories jugées nécessaires à la vie économique et administrative. La zone se caractérise aussi par la présence de l'*Ostland*, un organisme confisquant des terres aux Français au profit de colons allemands.

## **B. Son engagement dans la Résistance à travers la filière de Reichshoffen**

Rapidement, dès décembre 1940, à l'instigation de plusieurs habitants de Reichshoffen (dont notamment Paul Rudloff ou encore Alphonse Burckert) et de son père, Louis Hickel devient un membre actif d'un réseau spécialisé dans l'évasion de prisonniers de guerre français, évadés des stalags en Allemagne, de déserteurs, de



**Carte administrative de la France occupée. Coll. particulière.**



**Marie-Thérèse Hickel**  
(★ Reichshoffen  
25.03.1925),  
sœur de Louis,  
arrêtée le 16.02.1943  
et internée à  
Schirmeck-Vorbrück,  
avant d'être relâchée  
trois jours plus tard.



**Alphonse Hickel**  
(1886-1963),  
père de Louis et  
membre actif  
de la filière de  
Reichshoffen.  
*Dessin de  
Paul Rudloff, de  
Reichshoffen,  
compagnon  
d'infortune au  
camp de Schirmeck-  
Vorbrück.*

fugitifs, d'individus traqués par la *Gestapo* et, par la suite, de réfractaires à l'enrôlement de force dans l'armée allemande.

Les raisons de son engagement sont simples. En premier lieu, résister était tout simplement, pour lui, un acte de refus – refus de la défaite et de l'occupation allemande, refus du régime de Vichy et de la collaboration – mais il y avait également chez lui une volonté farouche de combattre l'ennemi pour libérer la France.

Toutes ces raisons ont, bien sûr, été favorisées par un environnement familial propice, puisque son père et sa sœur étaient également impliqués dans la Résistance, de même que par un contexte « historique et environnemental », celui de Reichshoffen, dont les habitants s'organisent pour résister durant cette période.

Résister a été pour lui, une évidence et ce, dès le début. Il le dira lui-même dans ses rares écrits : « j'étais toujours un résistant ».

Comment s'articule cette filière de Reichshoffen ? Et quel fut le rôle de mon père ?

Cette filière d'évasion est l'œuvre de deux hommes de Reichshoffen : Paul Rudloff (peintre) et Alphonse Burckert (boulangier). On peut dire de cette filière qu'elle fut bien organisée dès l'été 1940 et, petit à petit, se renforça avec d'autres personnes.

## 1. Les débuts de la filière de Reichshoffen

Une filière d'évasion se compose :

- de pourvoyeurs (ou logeurs) chargés du ravitaillement, de l'habillement, de l'hébergement et des soins, ainsi que de la fourniture de faux papiers d'identité ;
- de convoyeurs, dont le rôle se révèle plus compliqué : ils ont pour mission de prendre contact avec l'évadé, soit dans un endroit convenu à l'avance, soit de le chercher directement chez le logeur, puis d'assurer son transfert ;
- d'un passeur qui accompagne de nuit, dans des conditions très périlleuses, l'évadé dans le franchissement de la frontière vers la « zone interdite » qui lui permet de se soustraire à la surveillance des douaniers.

Ces trois types de missions étaient toutes très dangereuses. Dans le cas de la

filière de Reichshoffen, les habitants de la petite ville s'organisent dans le plus grand secret. Ils sont mis à contribution pour assurer les premiers soins, l'hébergement, le ravitaillement et l'habillement. Les entreprises locales s'impliquent également : l'usine De Dietrich (de Niederbronn) finance l'action des passeurs et donne de l'argent pour habiller ou nourrir les évadés.

Vivant à Reichshoffen, la famille Hickel n'est pas en reste. Alphonse, le père de Louis, cache notamment des évadés dans sa scierie, leur donne des vêtements et des vivres. De la même manière, Marie-Thérèse, sœur de Louis, âgée de 15 ans, accompagnée de sa meilleure amie, Marinette Hirsch, achemine les évadés en train jusqu'à Haguenau, puis Saverne et Arzwiller.

Marinette Hirsch, témoigne :

« Un beau jour, Marie-Thérèse, ma meilleure amie, venait me demander de l'accompagner dans un voyage très secret. C'est ainsi que commençait pour nous deux, l'appartenance à cette filière de Reichshoffen qui convoyait des prisonniers-évadés jusqu'à Saverne où ils étaient accueillis et acheminés plus loin, par d'autres.

Chaque fois, Marie-Thérèse, en deux mots, me fixait rendez-vous : demain matin 6 h à la gare. J'y trouvais 3 ou 4 hommes habillés en ouvriers, casquettes sur la tête. Et sans un mot, un seul regard suffisait pour comprendre la direction à suivre.

Des fois, mes parents avaient même logé une nuit certains de ces voyageurs. Mais papa, bien que français de cœur, n'aimait pas du tout ces agissements clandestins qu'il considérait comme trop dangereux. Il savait que Monsieur Alphonse Hickel et Monsieur Rudloff étaient très engagés et évitait d'en connaître tous les détails.

Puisque Marie-Thérèse et moi n'avions que 16-17 ans, tout ne nous était pas confié ; les détails de l'organisation nous étaient complètement inconnus. Nous étions simplement fières d'accomplir quelque chose de défendu ».

## 2. Le Rehthal et Lorquin

À leur arrivée à la gare d'Arzwiller (Moselle), les fugitifs étaient pris en charge par un nouveau passeur qui les guidait, à pied, à travers la forêt et les collines boisées entourant Guntzwiller, et les acheminait vers le Rehthal, carrefour des routes Sarrebourg-Dabo et Phalsbourg-Abreschwiller.



**Le carrefour du Rehthal (Moselle), point de passage entre l'Alsace et la zone interdite, début de la route de l'évasion. Carte postale antérieure à 1914.**



**Plus de trente évadés furent nourris et logés secrètement dans la chambre d'étudiant de Louis Hickel, au GEC de Nancy (35 cours Léopold), de décembre 1940 au 1<sup>er</sup> mars 1943.**



**Louis Hickel accompagnait les évadés en train jusqu'à la gare de Besançon « Hôtel de Lyon » chez Louis.**

Et c'est dans ce lieu paisible, où la vie n'était guère troublée par les nazis, que ces hommes trouvaient un refuge sûr dans la grange du voiturier et débardeur de bois Lucien Fischer et de son fils, deux familiers de la forêt et de ses embûches même nocturnes. Ils y restaient quelques jours, le temps de reprendre des forces, puis repartaient vers la frontière et la « zone interdite », distantes d'une quinzaine de kilomètres, après la tombée de la nuit, vers Lafrimbole ou Cirey-sur-Vezouze et, plus tard, Saint-Quirin ou Turquestein.

Une deuxième antenne du réseau de la filière de Reichshoffen s'était établie à la scierie Robein, à Lorquin, sur l'initiative de son gérant, Émile Rosio, lui aussi natif de Reichshoffen. N'oublions pas que mon grand-père Alphonse exploitait une scierie.

Ces évadés y étaient déguisés en ouvriers de scierie et dirigés vers la frontière sur la voiture d'un grumier. De là, ils étaient conduits vers le Nord, l'Ouest ou encore le Sud. Les grandes villes – Nancy, Besançon – constituaient les étapes obligatoires pour pouvoir emprunter les grandes lignes de communication et atteindre le plus rapidement possible la destination choisie : la Suisse, l'Espagne, les maquis ou l'Angleterre.

### 3. Nancy

Après Reichshoffen, le Rehthal, Lorquin, Cirey-sur-Vezouze, la filière se prolongeait jusqu'à Nancy. C'est dans cette ville qu'intervenait la mission de mon père.

Outre ses fonctions hospitalières dans les différents services de la ville, mon père hébergeait des évadés, au risque de sa vie, dans sa chambre du foyer d'étudiants (GEC). Il les nourrissait, puis, après 2 ou 3 jours, les accompagnait en train à Besançon-Gare Viotte, à l'hôtel de Lyon « Chez Louis » et également vers Bar-le-Duc, comme en témoignent ses rares écrits :

« C'est ainsi, qu'une trentaine de prisonniers sont passés entre mes mains, venant de Reichshoffen par des voies diverses : Dieuze, Vic-sur-Seille, Saint-Quirin, etc. ».

En plus de cette mission d'aide à l'évasion, mon père avait regroupé certains étudiants alsaciens-lorrains évadés d'Alsace-Moselle pour former un petit noyau de résistants (mission de propagande anti-allemande...).

On peut souligner que, durant cette période, son « combat de l'ombre » a été très périlleux, comme pour bien d'autres résistants. Chaque jour, il encourait de nouveaux dangers (dénonciations, pièges tendus par les nazis ou la Milice française...) ; sa vie était quotidiennement menacée.

Mon père ajoutera d'ailleurs que sa mission était d'autant plus risquée que « le directeur de son foyer d'étudiant (GEC) était de tendance vichyssoise et collaborationniste ».

En parallèle, il tentait de mener une vie étudiante, entre ses cours et ses stages dans les services hospitaliers. Ses loisirs se résumaient à jouer au football, comme en témoigne une photo d'un tournoi à Pâques 1941, à Paris, en zone libre.

Malheureusement, l'organisation de Reichshoffen fut infiltrée en février 1943 et la filière, composée de près de trente personnes, fut démantelée et envoyée au camp de Schirmeck-Vorbrück. Mon grand-père, Alphonse Hickel, y est emprisonné le 16 février 1943, ainsi que ma tante, Marie-Thérèse. Ces résistants seront jugés un an et demi plus tard, le 20 juillet 1944. Le président du *Sondergericht* (tribunal d'exception) déclara à cette occasion :

« Il existait une véritable *Heerstrasse* [route d'armée ou autoroute de l'évasion] entre Reichshoffen et le Rehthal, dont l'existence était connue jusque dans les camps de prisonniers de guerre les plus reculés du *Reich*. On y savait parfaitement qu'à Reichshoffen et au Rehthal, on était toujours bien accueilli et hébergé. C'était l'équivalent d'un régiment passé à l'ennemi du *Reich* ».

Il semblerait que ce réseau d'évasion ait fait passer environ 3000 prisonniers de guerre. Ces faits valurent à la ville de Reichshoffen l'attribution de la Croix de guerre avec étoile d'argent, remise le 21 septembre 1952 par le maréchal Juin (reconnaissance de la France à Reichshoffen).

## II. Son arrestation (mars 1943), son internement à Compiègne et son départ pour Dachau

### A. Arrestation et internement à Compiègne

La filière de Reichshoffen est démantelée mi-février 1943 et l'arrestation de mon père ne tarde pas : elle a lieu le 1<sup>er</sup> mars 1943. Alors qu'il quitte son service à l'hôpital de Nancy, deux agents de la *Gestapo* l'arrêtent et le conduisent à leur siège, boulevard Albert-1<sup>er</sup>, à Nancy.

Il est emprisonné à la prison Charles-III de Nancy jusqu'au 10 mars, où il est interrogé et torturé. Ensuite, il est détenu au camp d'Écrouves, près de Toul, jusqu'au 13 mars 1943.

Le lendemain (14 mars), il est transféré dans un camp situé à 80 km au Nord-Est de Paris : le camp de concentration de Compiègne-Royallieu, dans l'Oise. Pour rappel, Compiègne est la ville où avaient été signés, dans la forêt de Rethondes, les armistices de 1918 et de 1940.

Début 1944, ce camp regroupait des prisonniers de guerre (sous-officiers et hommes de troupe) et était devenu le point de rassemblement de toutes les prisons de France, considéré comme gare de triage ou de transit, gardé par la *Wehrmacht*, avant la formation de grands convois à destination des camps de concentration nazis.

Certains prisonniers avaient été arrêtés pour fait de résistance, d'autres pris pour otages ou arrêtés pour des délits de droit commun. Ils étaient communistes, juifs, républicains espagnols, Italiens, Anglais, Américains, trafiquants du marché noir, etc.

L'organisation du camp, similaire au camp de concentration, relevait des méthodes allemandes. Compiègne reste toutefois un camp de la mort lente et les prisonniers étaient conscients qu'il s'agissait de l'un des points de départ vers les camps de concentration en Allemagne et en Pologne.

Étudiant en médecine, mon père fréquentait l'infirmerie et le service médical du D<sup>r</sup> André Marsault, médecin-chef, interné depuis 1942. Il y séjournera plus de 16 mois.

En juin 1944, le D<sup>r</sup> André Marsault soignait un camarade pour une appendicite aiguë, quand ce dernier fut désigné sur la liste de départ.

« Le malade est intransportable », fait remarquer le docteur au commandant du camp qui rétorque : « Il me faut 150 hommes, j'en ai 149 ; si vous vous opposez au départ de votre malade, prenez sa place dans le convoi ! »



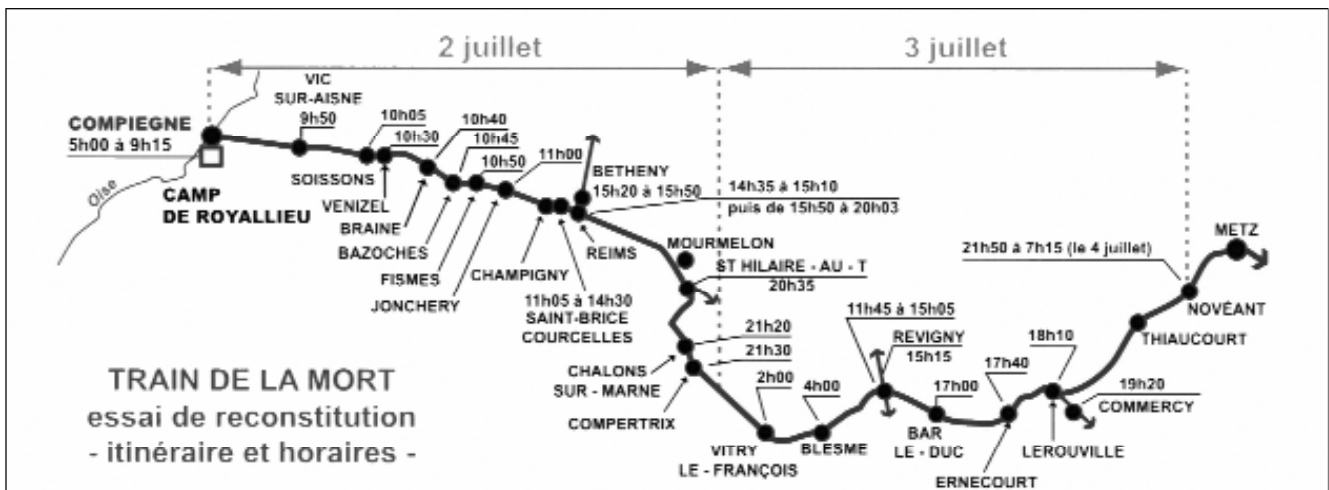
Ouvert en juin 1941, le camp de Compiègne-Royallieu (Oise) reçut des prisonniers venus de tous les camps d'internement et de toutes les prisons de France.

N'hésitant pas à sacrifier sa vie, le médecin partait le lendemain, 18 juin, pour le camp de concentration de Dachau. Mon père l'y retrouvera en juillet 1944. Un profond attachement réciproque liait les deux hommes. Mon père s'adressa à lui en ces termes le 1<sup>er</sup> mai 1963, jour de la remise de sa rosette de la Légion d'honneur :

« À toi, cher Marsault à qui je dois tant, nous étions des inséparables dans les camps, animés du même esprit patriotique, nous le sommes toujours, assoiffés de justice et de liberté ».

55.000 internés ont été détenus à Compiègne ; environ 2.300 y seront fusillés et 48.000 ont été déportés vers les camps nazis en 28 convois. Le Reich avait besoin d'une main-d'œuvre inépuisable et gratuite pour remplacer ses ouvriers envoyés sur le front de l'Est.

Itinéraire du « train de la mort » (n° 7909), parti du camp de transit de Compiègne le 2 juillet 1944, pour arriver au camp de concentration de Dachau trois jours plus tard.



## B. Son départ pour le camp de Dachau par le train de la mort (2 juillet 1944)

Devant l'arrivée de troupes alliées débarquées en Normandie en juin 1944, les convois vers les camps de concentration s'accélérent : vers Dachau, le 18 juin avec 2143 déportés, mais aussi vers Neuengamme, Buchenwald et Ravensbrück.

Le 2 juillet 1944, le train numéro 7909, composé de 22 wagons, s'ébranle vers 9 h de la gare de Compiègne-Margny : 2521 hommes y sont entassés, brutalement, avec un bout de pain et de saucisson ; parmi eux, 94 % de Français. Les portes des wagons sont fermées violemment et cadénassées ; le convoi démarre lentement, en direction de l'Est, sous un soleil de plomb et une chaleur suffocante.

Chaque wagon peut contenir 8 chevaux ou 40 hommes. À plus de 100 par wagon, il est impossible de s'asseoir ou de bouger. Les deux lucarnes ouvertes sont insuffisantes pour assurer une ventilation correcte. Pas un souffle d'air ne circule, car le train roule trop lentement. Les conditions y sont effroyables : les déportés sont entassés les uns sur les autres, dans la chaleur et au milieu des déjections, privés d'eau et de nourriture ; les décès innombrables et la putréfaction des corps qui s'ensuit font régner une odeur telle que le peu d'air devient vite irrespirable.

Ce convoi se transforme rapidement, comme l'écrit le rescapé Pierre Kahn-Farelle, en un « fourgon de la folie et de la mort » :

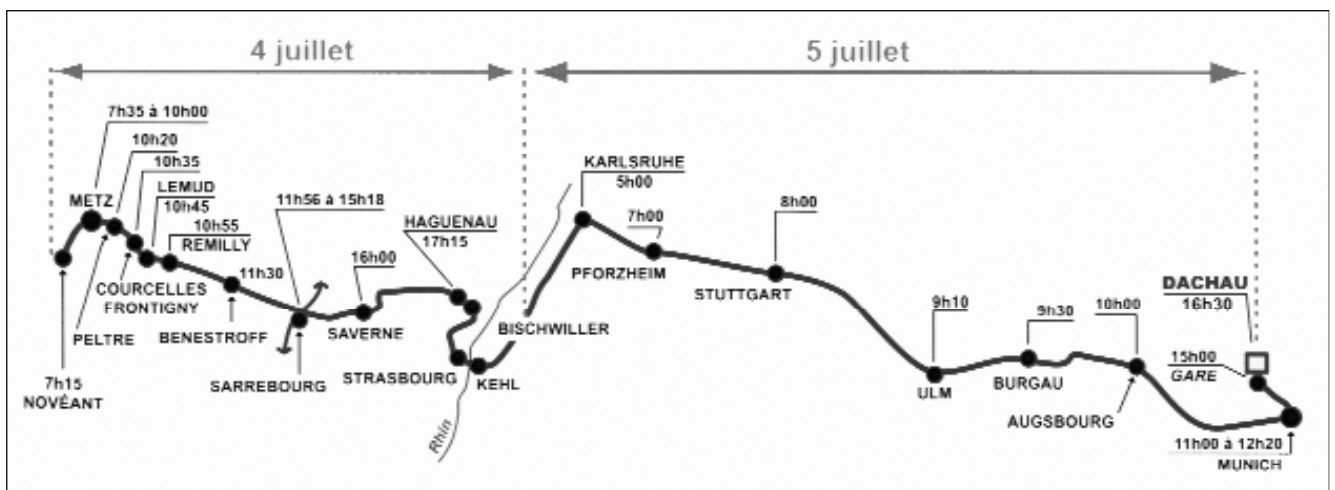
« Le train s'ébranle lentement. La chaleur devient suffocante. Des gémissements s'élèvent. De nouveau, des camarades glissent et s'affalent aux pieds de leurs voisins, marqués eux-mêmes par la pâleur et la syncope. Et puis, tout à coup, ce n'est plus un râle, ni un soupir qu'on entend mais un hurlement. Un de nos compagnons crie à pleine gorge, s'arrache le visage avec les ongles, en proie à une crise de folie. Tuez-moi ! Tuez-moi ! »

Dès la première journée (2 juillet 1944), des décès sont à noter, essentiellement dans les treize premiers wagons. Par exemple, dans le wagon numéro 1, un wagon métallique, il n'y aura qu'un seul survivant.

Le 4 juillet, vers midi, le convoi arrive en gare de Sarrebourg, où 483 morts sont dénombrés. Une heure après son arrivée (!), le convoi est décadénassé pour une distribution de soupe par des infirmières de la Croix-Rouge allemande. Ce sera la seule nourriture de ces quatre jours de voyage. Puis, à 15 h 18, le convoi poursuit sa route en passant par Haguenau.

Dans huit wagons, aucune victime n'a été recensée. Les occupants sont parvenus à nommer des responsables, à rationner l'eau, à mettre en place des rotations vers les lucarnes et à imposer une discipline. Dans les autres wagons, la loi du plus fort s'est vite instaurée, avec de très nombreuses bagarres, surtout entre des détenus de droit commun et les déportés politiques.

Il s'agit du convoi le plus important qui ait quitté Compiègne : il est resté tristement célèbre sous le nom de « train de la mort », en raison du nombre élevés de





Stèle commémorative située en gare de Margny-lès-Compiègne (Oise).



L'un des wagons – reconstitué – du « train de la mort », exposé en gare de Margny-lès-Compiègne (Oise).



Stèle commémorative en gare de Sarrebourg (Moselle), où le « train de la mort » s'arrêta le 4 juillet 1944.

décès durant ce voyage. Il est à noter que Jean Ferrat est l'auteur et l'interprète de la chanson *Nuit et brouillard*, en mémoire de son père déporté.

Sur 2521 prisonniers au départ, on constatera 984 décès à l'arrivée. Il semblerait que mon père se soit trouvé dans le wagon numéro 12 (« infirmerie »), où ont été dénombrés deux morts. Ce transport n'a été qu'un aperçu de l'enfer qui attendait les déportés. De leur arrivée le 5 juillet 1944 à Dachau, Edmond Michelet, présent dans le camp depuis septembre 1943, parlera même « d'une scène d'apocalypse » :

« Je revois l'arrivée de ces pauvres camarades, au mois de juillet 44. Ils sortaient, les survivants de ce train de la mort, sortaient de leur wagon, comme des fous ; on ne pouvait les arrêter. Ils se précipitaient sur les vasques d'eau sale pour boire ce qu'ils avaient là, tellement ils étaient assoiffés. Il fallut plusieurs jours pour calmer la folie collective qui s'était emparée d'eux, ou presque de tous ».

### Les conditions de vie à Dachau

Entre 1933 et 1945, près de 200.000 prisonniers furent incarcérés à Dachau (dont 5700 Français), sur lesquels environ 30.000 prisonniers moururent dans le camp, entre juin 1940 et mai 1945. Les prisonniers de Dachau furent soumis au travail forcé : réduits à l'état d'esclaves, ils faisaient fonctionner le camp, travaillaient dans des carrières de pierre et drainaient les marécages. Pendant l'été et l'automne 1944, afin d'augmenter la production de guerre, des camps satellites et des kommandos extérieurs (entre 150 et 200, administrés par Dachau) furent créés près des usines d'armement appartenant à des entreprises telles que BMW ou Messerschmitt. Dachau comptait près de trente annexes qui exploitaient 30.000 prisonniers, presque exclusivement dans le cadre de l'effort de guerre.

### III. Sa détention dans le camp de Dachau

#### A. Le camp de concentration de Dachau

Dachau est située à une quinzaine de kilomètres au Nord-Ouest de Munich, en Bavière. Ce camp est bâti sur des marais, sur le site d'une ancienne usine à poudre désaffectée de la Première Guerre mondiale. Créé dès mars 1933, il fut le premier camp de concentration mis en place par le régime nazi et servit d'école-pilote pour la formation des SS appelés à diriger un camp. Il servait à l'incarcération des opposants au nazisme, qu'ils soient politiques, religieux, intellectuels, militaires, mais regroupait également ceux que le régime voulait exclure de la société allemande : juifs, tziganes, asociaux, témoins de Jehova, homosexuels ou encore criminels de droit commun. Ce fut un camp de concentration et non d'extermination.

Pour pénétrer à l'intérieur, le détenu passait sous un porche surmonté d'un bâtiment administratif appelé *Jourhaus*, seul accès au camp. En son centre se dresse une lourde grille en fer sur laquelle est forgée la devise *Arbeit macht frei* (« le travail rend libre »). On aurait pu inscrire le mot de Dante dans *La Divine comédie*, placée au-dessus de l'entrée de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance »...

Sur l'*Appelplatz*, qui pouvait contenir entre 40.000 à 50.000 détenus, avait lieu matin et soir le rassemblement pour le comptage et recomptage, pendant un temps interminable, rendant l'exercice éprouvant, surtout en période de froid.

Une grande allée centrale (*Lagerstrasse*) – baptisée « rue de la Liberté » par Edmond Michelet – bordée de peupliers comptait trente-quatre baraques (dix-sept de chaque côté) parfaitement alignées, les numéros pairs d'un côté et les impairs de l'autre.

Les blocks des numéros pairs (à l'Ouest) correspondaient à l'hébergement des détenus qui travaillaient. Les blocks impairs comprenaient le *Revier* (infirmerie) et des bâtiments où les détenus étaient mis en quarantaine à leur arrivée.

Il y avait aussi les blocks 26 et 28, réservés aux prêtres catholiques (dispensés de travail obligatoire), où a été incarcéré le chanoine Georges Bornert, autre personnalité de Molsheim bien connue des anciens. Chaque block était divisé en quatre



Vue aérienne d'une partie de l'infirmerie (*Revier*) du camp de Dachau avec, sur la gauche, l'allée surnommée « rue de la Liberté » par Edmond Michelet. *Mémorial du camp de Dachau.*

espaces ou *Stube*. Ceux-ci étaient prévus pour accueillir 52 personnes, par conséquent la capacité totale du camp était de 6240 prisonniers. En 1944 pourtant, 78.600 détenus étaient présents au camp !

À l'arrivée, le détenu subissait une douche, un rasage complet et le passage de crésyl (désinfectant très corrosif) avant sa mise en quarantaine. On lui attribuait la tenue rayée bleu et gris, ainsi que des claquettes en guise de chaussures. On lui donnait ensuite un numéro matricule. Mon père reçut le numéro 78028 qu'il lui fallut apprendre en allemand.

Sur chaque vêtement était indiqué le motif de l'internement : Louis Hickel, par exemple, avait un triangle rouge (déporté politique) et la lettre « F » qui précisait sa nationalité française. À Dachau, les détenus n'étaient pas tatoués.

Après cet accueil « administratif et hygiénique », les déportés étaient parqués dans le block de la quarantaine pour une durée variable. Ce passage obligatoire était destiné à prévenir toute propagation de germes dont les prisonniers pouvaient être porteurs, mais aussi à les acclimater à cet univers aussi brutal que méconnu. C'est là qu'ils découvraient les règles de fonctionnement en vigueur dans leur baraque définitive.

À l'extérieur du camp, de l'autre côté de l'enceinte électrifiée, se trouvaient le four crématoire (*crematorium*) avec sa haute cheminée, utilisé pour incinérer les cadavres, et la butte ensanglantée des exécutions, comme celles du général Delestraint et d'officiers russes.

Du fait de l'amoncellement de cadavres, un autre four crématoire fut construit, mais il parvint rapidement à saturation. Par manque de bois et de charbon, les morts furent jetés dans des fosses communes (colline du Leitenberg), où 7000 cadavres ont été dénombrés.

Il semblerait qu'il y ait eu une chambre à gaz à Dachau, mais il n'existe aucune preuve formelle que celle-ci ait été utilisée pour tuer les prisonniers (malades ou jugés trop faibles) ; infirmes et invalides étaient envoyés au centre d'euthanasie du château de Hartheim, près de Linz, en Autriche, pour y être gazés.

## **B. L'infirmerie ou « Revier », affectation de Louis Hickel**

À son arrivée à Dachau, mon père fut assigné à un kommando de déblaiement avant d'être définitivement affecté au *Revier*, vers le 20 août 1944, jusqu'à la libération du camp en avril 1945, en tant qu'étudiant en médecine.

Le *Revier* (abréviation de l'allemand *Krankenrevier*, « quartier des malades ») est théoriquement commandé par un médecin chef SS et par ses adjoints, mais il fonctionne en réalité grâce à des détenus non qualifiés (ouvriers, serruriers, coiffeurs) sous la direction d'un *Oberkapo* et des chefs de blocks choisis et nommés par eux. Mon père, quant à lui, était affecté aux blocks 7 et 9, dans le service infectieux et tuberculose. Il ne pouvait offrir aucune aide au-delà de la base des premiers secours.

Edmond Michelet écrira dans la préface du livre *NN* du D<sup>r</sup> Ragot :

« Faute de désinfectant, l'atmosphère de ces blocks y était irrespirable. Les médicaments étaient inexistant, les volontaires pour soigner les mourants peu nombreux, de telle sorte que, souvent, les cadavres séjournaient plusieurs heures



**Le chanoine  
Georges Bornert,  
curé-doyen  
de Molsheim,  
à son retour  
de Dachau,  
en 1945.**

sur les paillasses, à côté des moribonds. Les soignants, par leur dévouement, leur ingéniosité, l'absolu mépris du danger forcèrent l'admiration de tous. Les médecins français ne furent pas longs à s'imposer aux cadres des médecins de l'Europe centrale qui jusqu'à lors dirigeaient le service sanitaire du camp. Par leur Science, leur courage et leur abnégation, ils furent pour leurs compatriotes un motif de fierté pendant ces jours noirs, où aucune humiliation ne leur était épargnée. Ils affrontaient le danger de la contagion du typhus avec une indifférence, pleine de mépris. La plupart des infirmiers et des médecins couchaient dans les salles où ils travaillaient. Les autres avaient pour dortoir une vaste salle du block 9 ».

Du fait des conditions d'hygiène déplorables, de la surpopulation, de la sous-alimentation et de l'épuisement, des maladies se développent, comme par exemple :

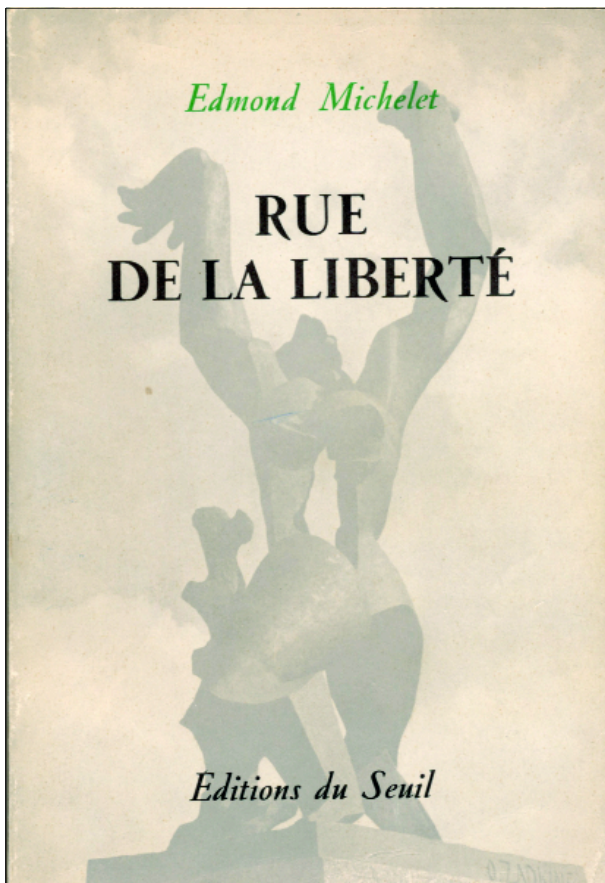
- La dysenterie, marquée par des diarrhées profuses (provoquée par l'ingestion d'eau non potable et favorisée par la sous-alimentation) ; seul traitement anti-diarrhéique de fortune au camp : le charbon de bois. Ainsi, les détenus sciaient les tabourets en bois en petites tranches et les brûlaient à petit feu.
- Les œdèmes de carence.
- À l'automne 1944, Dachau est confrontée à une violente épidémie de typhus.
- De grands convois infestés de poux en provenance de Hongrie apportèrent en novembre 1944 le typhus exanthématique (transmis par les poux et dont les symptômes sont notamment l'apparition brutale de maux de tête, de frissons, d'une prostration, d'une fièvre élevée, de toux et de fortes douleurs musculaires...).

Il ne fut prise aucune mesure énergique de prévention, ni d'épouillage pour enrayer l'épidémie. La mortalité passa de 443 décès en octobre 1944 à 1915 décès en décembre 1944. En janvier 1945, 2900 décès, puis 4000 en février et 3500 en mars 1945. Le médecin-chef SS ne voulut pas parler de typhus, mais de « sabotage ou de vouloir réduire la production de guerre ». Puis les SS tombèrent malades à leur tour. En tout, de décembre 1944 à la libération du camp (fin avril 1945), on dénombre 14.500 morts. Face à ces épidémies, mon père prodiguait des soins sans relâche, avec un grand dévouement, comme le dira son camarade d'infortune Hubert Speeg.

Le block 30 (celui des infirmes et des invalides) connut le plus de décès et ce fut le lieu de détention de mon père.

Mon père soigna également le général Delestraint, chef de l'Armée secrète, Monseigneur Piguet (évêque de Clermont-Ferrand), Edmond Michelet (futur ministre du général de Gaulle) ainsi que Pierre Schillio.

**Rue de la Liberté,**  
livre témoignage  
d'Edmond Michelet,  
compagnon du  
D<sup>r</sup> Louis Hickel  
au camp de Dachau.



## IV. Quelques personnalités soignées par le D<sup>r</sup> Hickel à Dachau

### A. Le général Charles Delestraint, héros de la Résistance

C'est à la fin octobre 1942 que naît l'Armée secrète, groupement de résistants dont la direction est assurée par Charles Delestraint, un militaire qui a l'accord du général de Gaulle. Il s'agit de « former une armée de volontaires aguerris pour préparer la libération du territoire ».

Détenu d'abord à Fresnes, puis déporté au Struthof en 1943 où il devient « NN » (*Nacht und Nebel*)<sup>1</sup>, Charles Delestraint est transféré à Dachau en septembre 1944 et exécuté le 19 avril 1945, dix jours avant la libération du camp, après la messe célébrée au block des prêtres par M<sup>gr</sup> Piguet, évêque de Clermont-Ferrand.

Voici un extrait de l'ouvrage *Le Général Delestraint*, écrit par J.-F. Perrette :

« cependant, malgré toutes les complaisances et en particulier malgré le profond attachement que lui manifestaient le chef de la chambre 4 du bloc 9, le jeune étudiant en médecine Louis Hickel, ainsi qu'un autre alsacien l'infirmier Naas, poussés jusqu'à la complicité, il devint impossible de garder éternellement à l'infirmerie hôpital un homme bien portant, alors que l'épidémie de typhus faisait rage et que la masse des grands malades n'y pouvait trouver place ».

Le nom du général Delestraint est gravé en lettres de bronze au Panthéon, en hommage de la Nation.

### B. Monseigneur Gabriel Piguet

Né le 24 février 1887, M<sup>gr</sup> Piguet, évêque de Clermont-Ferrand, a été déporté au camp du Struthof en application du décret « Nuit et Brouillard » et transféré avec le général Delestraint à Dachau.

Seul évêque français à avoir été interné dans un camp, il reste trois semaines au *Revier*, au block 7 ; il côtoie Edmond Michelet. Ce dernier l'évoquera dans son livre *Rue de la Liberté*, et ceci grâce à mon père :

« Je pris contact avec ces deux nouveaux compagnons, M<sup>gr</sup> Piguet et le général Delestraint, le lendemain de leur arrivée, grâce à un jeune étudiant en médecine, Louis Hickel de Reichshoffen. Ils s'entretenaient dans la cour intérieure du block 7, revêtus l'un et l'autre d'une chemise dépenaillée, une couverture enroulée autour de la taille. C'était l'uniforme réglementaire du *Revier* où il était interdit de conserver ses propres frusques ».

M<sup>gr</sup> Piguet n'hésite pas à exposer sa vie pour ordonner prêtre, en décembre 1944 et clandestinement, Karl Leisner. Ce dernier sera béatifié par le pape Jean-Paul II en 1996, à Berlin, au Stade olympique, symbole nazi des Jeux olympiques de 1936.

### C. Edmond Michelet

Dans ces conditions inhumaines, au milieu de ce chaos, dans cette nuit sans étoiles où, chaque jour, il faut lutter pour survivre, peuvent naître une solidarité et une fraternité entre les hommes. Il est incontestable qu'une majorité de détenus ont su préserver certaines valeurs qui leur ont permis, dans ce lieu de mort, de se battre pour la vie.

Parmi les nombreux compagnons de camp de Louis Hickel, il faut citer Edmond Michelet qui fut le « parrain » de mon père, son indéfectible soutien durant cette période et, par la suite, un ami.

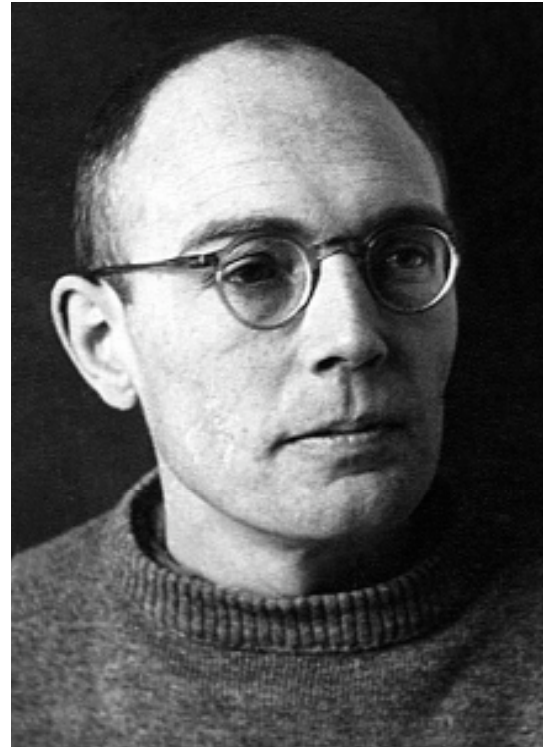


**Le général Charles Delestraint, premier chef de l'Armée secrète, mort le 19 avril 1945 à Dachau.**

<sup>1</sup> - NN = *Nacht und Nebel* (Nuit et brouillard) : déportés voués à disparaître sans laisser de traces et, de ce fait, particulièrement maltraités et privés de tout contact avec les familles.



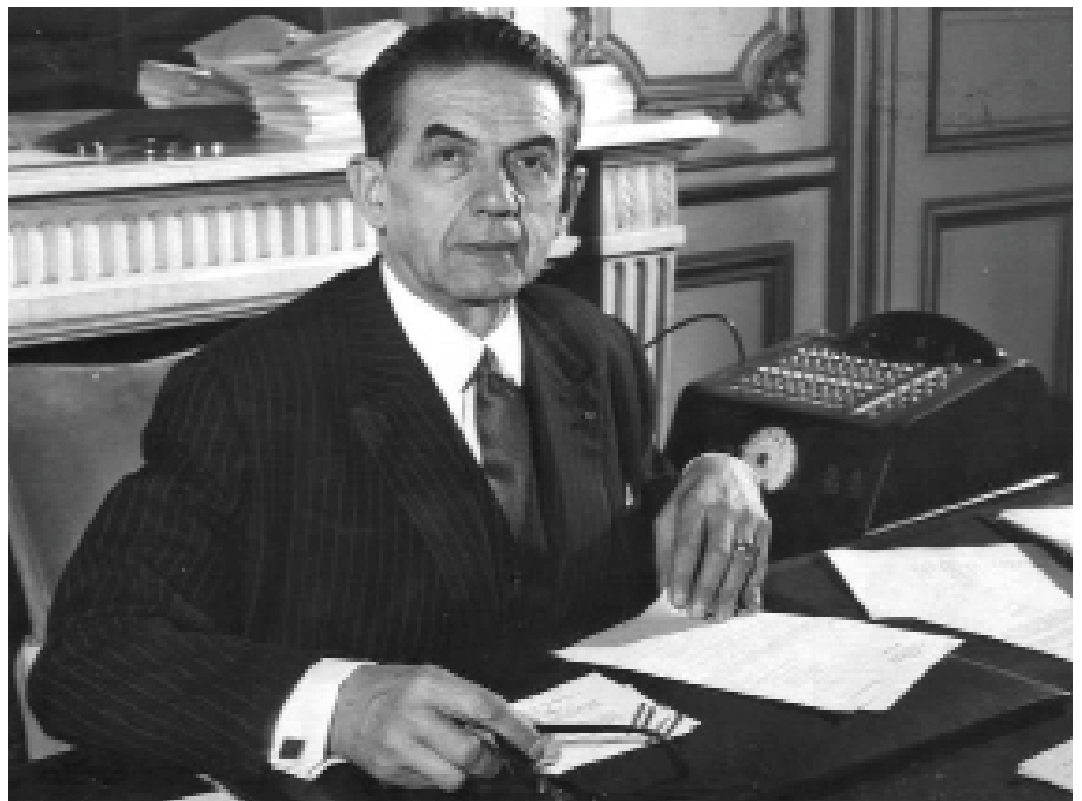
**Ecclésiastique anti-nazi, l'Allemand Karl Leisner (1915-1945) est l'unique prêtre à avoir été ordonné dans un camp de concentration.**



**Tous les prêtres déportés par les nazis ont été regroupés au camp de Dachau. Parmi eux, M<sup>sr</sup> Gabriel Piguet (1887-1952), de Clermont-Ferrand, seul évêque français à avoir été déporté.**

Edmond Michelet est né à Paris le 8 octobre 1899. Il était donc de 21 ans l'aîné de mon père. Très impliqué dans le mouvement catholique de Corrèze, il fut aussi un résistant de la première heure. C'est ainsi que, dès le 17 juin 1940, il distribua dans les boîtes aux lettres de Brive-la-Gaillarde des tracts dénonçant l'esprit de capitulation et qui appelaient à la Résistance, à travers une œuvre de Charles Péguy, *L'Argent* : « Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend ».

Déporté en septembre 1943, ce père de sept enfants fut l'un des premiers détenus politiques français de Dachau.



**Edmond Michelet (1899-1970), déporté à Dachau de septembre 1943 à juin 1945, futur ministre du général de Gaulle.**

À la suite de la guerre, il entama une longue carrière politique : proche du général de Gaulle, il fut député de la Corrèze, sénateur, ministre des Armées, ministre de la Justice, membre du Conseil constitutionnel et ministre des Affaires culturelles, succédant à ce poste à André Malraux qui dira de lui qu'il fut « l'aumônier de la France ».

Quelques années plus tôt, mon père avait été son voisin de paillasse dans le block 9. Ce qui lia et scella l'amitié des deux hommes est en premier lieu la ville de naissance de mon père : Reichshoffen. En effet, cette ville alsacienne a toujours été animée par un fort sentiment patriotique et ce déjà en 1870. L'exemplarité de cette bourgade nichée dans les Vosges du Nord a fait l'admiration d'Edmond Michelet : « quand Louis Hickel m'a dit qu'il était né à Reichshoffen, effectivement, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre ».

Puis les deux hommes se réunirent lors de rendez-vous secrets et s'épaulèrent dans les moments les plus difficiles de la vie au camp. Liés par une même foi, ils célébrèrent même clandestinement, dans le fond de leur block 9, la messe de Pâques en 1945, comme le rappellera si bien Edmond Michelet : « dans ces jours ensoleillés, dans ces jours de renouveau, dans ces jours qui sont pour nous, tout de même, tous les ans, des résurrections ».

Mon père vouera à Edmond Michelet, toute sa vie durant, « une admiration et une fidélité éternelle ». S'adressant à lui le 1<sup>er</sup> mai 1963, il dit, la gorge serrée :

« Je tiens aujourd'hui, à vous rendre un hommage émouvant et solennel à la fois, pour tous les bienfaits au physique et au moral que vous m'avez procurés pendant les mois concentrationnaires passés ensemble à Dachau. Étant un peu des plus jeunes, vous m'adoptiez, vous me réconfortiez dans les moments les plus graves où le moral commençait à flancher. Si je suis encore aujourd'hui en vie, sorti plus ou moins indemne de Dachau, c'est en grande partie à vous, Michelet, que je le dois et je vous en remercie ».

**La libération  
de Dachau,  
le 29 avril 1945,  
d'après un  
photomontage de  
l'époque.  
Mémorial du  
camp de Dachau.**



Le 18 mai 1945,  
le général Leclerc,  
chef de la 2<sup>e</sup> DB,  
découvre à Dachau  
l'horreur de l'univers  
concentrationnaire  
nazi en présence,  
entre autres,  
d'Edmond Michelet  
et du D<sup>r</sup> Louis Hicquel.  
*Musée du Général  
Leclerc, Paris.*



## V. De Dachau à Molsheim

### A. La libération du camp (29 avril 1945)

Au block 9 se réunit régulièrement le comité clandestin du camp et, le 26 avril 1945, la décision est prise de retarder l'évacuation totale du camp par tous les moyens.

Dans les jours précédant la libération, de nombreux convois de déportés venant de Buchenwald sont « déversés » à Dachau. Les scènes qui se déroulent alors sont parmi les plus macabres que l'imagination humaine puisse concevoir. Le déporté belge Arthur Haulot écrira : « jamais on n'a pu voir spectacle plus hallucinant ». Le D<sup>r</sup> Pierre Suire témoignera :

« Le soir, au comble de l'épreuve, accablés par tant de peines, guettés de tant de dangers, il nous arrivait de ne plus croire à la délivrance. Le canon se rapprochait, les patrouilles aériennes se multipliaient et nous, sans arme et sans pouvoir, nous nous surprénions à penser que nous ne verrions pas les portes s'ouvrir. Mais, de nouveau debout, nous abordions demain, infidèles à tous ceux qui mouraient. Les mains se desserraient, les yeux se fermaient et nous, dans le mystère de cet épargnement, nous avançons somnambules bercés par la profonde injustice et cependant disposés, décidés à la saisir et à en profiter. Tels nous trouva l'assaut final. Alors la note exacte nous fut donnée par ces combattants américains d'avant-garde qui, après avoir pris d'assaut le camp et après avoir tiré leurs dernières rafales de mitraillettes sur les gardiens des miradors, pleurèrent devant nos camarades squelettiques, agonisant sur des paillasses pourries, rongées de vermines. Ainsi, fut la Libération ».

La mise en quarantaine est maintenue.

Dans le quartier des SS, désormais inoccupé, est monté l'hôpital de la Mission vaticane vers le 11 mai 1945, avec quatre religieuses franciscaines, missionnaires de Marie et infirmières, afin de décongestionner le *Revier*.

C'est ainsi que le D<sup>r</sup> Marsault organise le petit hôpital français avec la salle « France », comprenant 64 lits, prise en charge par mon père, et la salle « Vatican », dotée de 56 lits. Le D<sup>r</sup> Marsault, épuisé, rentre finalement à Paris et est remplacé par son fils.

Durant cette période s'engage une lutte désespérée pour survivre. Malgré les pulvérisations de DDT et la campagne de vaccination par le Corps médical américain, le typhus est toujours aussi virulent.

Par la suite, les malades français se regroupent en une seule salle, la salle « France », dont mon père avait la charge. Ils reçoivent la visite du général Leclerc, en route pour Berchtesgaden, qui prononce un discours simple et direct :

« J'ai rarement été aussi ému qu'aujourd'hui bien que mon séjour en Allemagne m'en ait procuré de nombreuses occasions. Je vous comprends. Nous avons lutté pour la même cause, nous sommes passés par les mêmes phases : éloignés les uns des autres de France, sans nouvelles des nôtres, la souffrance a été glorieuse pour nous, dure et humiliante pour vous. Votre souffrance dans le silence vous confère plus de mérite qu'à nous qui étions soulevés par l'enthousiasme ».

Mon père continue de soigner sans relâche et avec un grand dévouement les typhiques, dont le risque contagieux était terriblement dangereux. Au cours du mois de mai 1945, 2220 hommes décèdent encore du typhus au camp de Dachau, tandis que d'autres ne résistent pas au changement brutal de régime alimentaire.



**Mariage à Molsheim de Louis Hickel et Denyse Muller, à l'église des Jésuites de Molsheim, le 15 septembre 1948.**



Remise de l'insigne de chevalier de la Légion d'honneur par le commandant de la place de Mutzig (14 juillet 1949).

## B. Le retour en Alsace

Le 27 mai 1945, une bonne partie du personnel put repartir en France : le D<sup>r</sup> Suire, le D<sup>r</sup> Marsault (fils) et mon père. Il restait encore 239 Français au block des typhiques, tandis que 34.000 détenus étaient encore présents dans le camp. Dans son livre *Il fut un temps*, le D<sup>r</sup> Suire écrira :

« Nous quittions le témoin de nos douleurs. Nous changions de vie. Sans doute, allions-nous retrouver une existence meilleure, mais nous laissons à Dachau, le cadre où la grandeur avait été l'attribut de notre épreuve. Maintenant, nous ne pouvions plus que descendre ».

En franchissant le Rhin et en entrant dans Strasbourg reconquis, le D<sup>r</sup> Suire dira : « Ici commence le pays de la Liberté ».

Mon père rentre à Reichshoffen fin mai 1945 et y reste jusqu'en septembre, date à laquelle il retourne à Nancy (13 rue Durival) pour occuper une chambre d'étudiant et terminer son cursus universitaire.

Le 15 septembre 1948, il épouse ma mère, Denyse Muller, et prend la succession de son beau-père, le D<sup>r</sup> Paul Muller, en tant que médecin généraliste à Molsheim. Le mariage religieux est célébré en l'église Saint-Georges de Molsheim par l'abbé Georges Stenger, chanoine honoraire de Nancy, Toul et Metz, mais aussi compagnon de déportation de Compiègne et de Dachau.

Louis Hickel devient le père aimant de deux enfants : moi-même, Jean-Bernard (né en 1949), et mon frère André (né en 1953).

## C. La reconnaissance de la Nation

En reconnaissance de son action et de son dévouement envers ses camarades à Dachau, mon père est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1949, pour les motifs suivants :

« Alsacien de haute valeur morale et patriotique. A quitté son pays dès septembre 1940 pour éviter d'être incorporé dans l'armée allemande et s'est réfugié à Nancy où il a contribué à l'évasion de prisonniers de guerre français et à leurs passages en zone libre.

Arrêté par la *Gestapo*, le 1<sup>er</sup> mars 1943, incarcéré à Nancy, puis à Compiègne, fut dirigé sur Dachau le 2 juillet 1944 où, mettant à profit ses connaissances médicales, il a prodigué ses soins assidus aux malades et ses encouragements à tous les déportés. N'a jamais cessé d'encourager ses camarades à la résistance dans le camp et ce au péril de sa vie.

À la libération de Dachau est resté comme volontaire pour assurer l'évacuation des grands malades. Animé du plus pur esprit patriotique, a su par son courage, son abnégation, son endurance donner le plus bel exemple à tous ».

Le 1<sup>er</sup> mai 1963, il est promu au grade d'officier de la Légion d'honneur par son compagnon d'infortune à Dachau, Edmond Michelet, alors ministre de la Justice du général de Gaulle. Dans son ouvrage *Rue de la Liberté*, ce dernier précise :

« L'expérience que nous avons vécue est indélébile ; elle nous a marqués pour le restant de nos jours. Nous en avons gardé des cicatrices pas toutes apparentes. Ni sains, ni saufs, nous avons sondé des abîmes en nous-mêmes et chez les autres. Une certaine candeur nous est à jamais interdite.

Et pourtant, par un autre côté, la définition me rebute. Si notre apparente désinvolture étonne parfois ceux qui ne savent pas d'où nous sortons, qui ne peuvent pas



**Le D<sup>r</sup> Louis Hickel reçoit la médaille d'officier de la Légion d'honneur des mains d'Edmond Michelet, qu'il côtoya à Dachau de juillet 1944 à mai 1945.**



comme nous éprouver ce prodigieux sentiment de vivre sur un Nachelague d'existence, il ne faudrait pas pour autant nous prendre pour des blasés, des cyniques. Nous ne sommes pas des insensibles. Le renouveau du printemps, pour nous, c'est désormais quelque chose d'inexprimable. Tous les ans, aux jours anniversaires de la libération, nous échangeons spontanément des vœux entre nous. C'est notre manière de célébrer notre deuxième venue dans le monde des vivants, notre re-naissance ».

Enfin, dans son discours, lors de la remise de la rosette le 1<sup>er</sup> mai 1963, Edmond Michelet termine ses propos par ces mots :

« alors il faut bien qu'au moment d'accrocher cette croix, je souligne cette fierté supplémentaire qu'est pour moi de le faire au nom réglementaire d'un chef d'État, qui est celui-là même qui fut notre chef, à vous et à moi, pendant les heures sombres. Ce jour, au nom du général de Gaulle qui, au plus profond de notre détresse, du plus profond de l'abîme, nous a appris à ne jamais désespérer »...